

Monsieur le représentant de la municipalité Mesdames et messieurs les académiciens, chers amis :

Voici que s'ouvre pour moi un moment solennel et redoutable, celui de m'adresser à vous au sein de cette salle magnifique, parmi cette savante assemblée.

Dérogeant un peu à la coutume, je souhaiterai évoquer devant vous la figure de plusieurs mes illustres prédécesseurs au 9^e fauteuil de l'Académie.

Pour des raisons qui me sont chères, et qui tiennent aux liens amicaux que j'ai pu tisser au fil des années parmi la population de ma commune de résidence, je vous parlerai d'abord du docteur Georges Paris, qui fut élu à ce 9^e fauteuil de l'Académie en juin 1945, Académie qu'il présidera de 1955 à 1957.

Georges Paris est né à Arras en 1895. Il a pour père l'avocat Jean Paris qui fut Conseiller général et pour grand-père Auguste Paris, représentant à la Chambre des députés au lendemain du Second Empire, Ministre des travaux publics puis Sénateur. Georges Paris ne choisit pas la voie politique pour s'illustrer mais celle de la médecine. Après des études à Lyon et Paris durant la Première Guerre mondiale, il ouvre un cabinet à Arras en 1923 où il exercera durant 45 ans, jusqu'en 1968. Arras doit à Georges Paris l'installation du premier poste de radiographie médicale. Dévoué, attentif à chacun, cette noble figure connue et appréciée de tous les arrageois, devient entre autres le médecin attitré des cheminots, des détenus de la prison d'Arras, ainsi que des pensionnaires de l'orphelinat du Père Halluin. La porte de son cabinet est toujours ouverte aux plus humbles. Chef de service à l'hôpital d'Arras au printemps 1940, il reste à son poste quand d'autres ont fui l'avance allemande. Il consacre alors ses jours et ses nuits, avec une équipe réduite, à soigner plus de 300 blessés qu'il réussira à évacuer sans dommages quand le bâtiment prendra feu suite à un bombardement.

S'il fallait donner un exemple de son caractère et de sa personnalité, on pourrait citer un extrait de son journal relatant ces jours de mai 1940, passés au chevet des blessés : (je cite Georges Paris) « *Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de passer ce mois dans une équipe aussi unie, aussi dévouée et aussi active, ne pourront jamais soupçonner la force que cette union peut donner, ni la joie de vivre qui peut résulter d'une telle union... Pendant toute*

la période du bombardement nous nous attendions toujours à recevoir un obus, mais nous nous sommes assez vite résignés... Et surtout deux idées dominaient : ce qu'on fait est utile, d'une part, et quel plaisir de travailler dans une si bonne équipe où tous –médecins, sœurs, infirmières et infirmiers – faisons tous nos efforts, où personne n'a rien à reprocher à personne. Je crois qu'il y a peu d'équipe aussi unie. » (fin de citation).

Sa conduite lui vaudra d'ailleurs l'attribution de la Croix de Guerre à titre civil, que sa modestie lui fera passer sous silence quand il rédigera son ouvrage « Un demi-siècle de vie arrageoise » publié en 1971, un an après son décès.

Il avait épousé en 1921 son amie d'enfance Madeleine Dewèvre, aux talents artistiques reconnus et appréciés, qui saura également prendre sa part des tourments de l'histoire en tant infirmière diplômée d'Etat, vice-présidente du Comité d'Arras de la Croix-Rouge en 1940. Madeleine et Georges auront deux filles, Brigitte et Catherine. C'est cette dernière que j'ai le grand plaisir de connaître et qui me relie encore un peu plus à ce 9^e fauteuil que j'ai l'honneur d'occuper aujourd'hui.

Ce lien particulier entre le 9^e fauteuil et les personnes de mon entourage passe aussi par Marcel Tricart, qui l'occupa après le décès de Georges Paris de 1971 à 1988. Notaire de profession, Président de la chambre des notaires du Pas-de-Calais, Marcel Tricart devint chancelier de l'Académie en 1972, et se montra particulièrement actif et compétent dans la gestion des propriétés immobilières liées à la fondation du prince de Béthune.

Mais il y a bien sûr, mon prédécesseur « immédiat », le docteur Jean-Pierre Chambre :

Jean-Pierre Chambre est né en 1924, et après des études de médecine, exerce le métier de médecin anesthésiste à la clinique Bonsecours.

Précurseur comme Georges Paris, il fut le premier à mettre en place à Arras les anesthésies par intraveineuse en 1953. Cette anesthésie préopératoire qui nous semble si évidente et si utile aujourd'hui, ne l'a pas toujours été au cours de l'histoire de l'humanité.

A ce propos, au début du XX^e siècle, le chirurgien René Leriche a prononcé cette phrase : « La douleur des autres est généralement facile à supporter ». Ce spécialiste de la douleur résumait en une boutade le peu de cas que l'on

fit longtemps de la souffrance humaine parmi les membres de la faculté de médecine. Un siècle encore avant lui, son confrère Alfred Velpeau, qui est passé à la postérité sans doute plus pour l'invention d'un bandage qui porte son nom que pour son empathie à l'égard des malades, déclarait froidement : « Que le malade souffre plus ou moins sous le couteau du chirurgien, est-ce que cela peut concerner l'Académie de médecine ? ». C'est pourtant durant ce même XIX^e siècle qu'apparaissent les premiers actes d'anesthésie préopératoires après des siècles de préparations empiriques et de tâtonnements hasardeux, employés pour essayer de soulager la souffrance des opérés.

Au gaz hilarant employé au milieu du siècle, se substituèrent rapidement l'éther puis le chloroforme. Au 20^e siècle, les opiacés permirent les anesthésies par intraveineuses facilitées par l'emploi des dérivés du curare. Mais jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'anesthésie et le réveil qui s'ensuit, à ne pas oublier, n'était pas encore confiés à des spécialistes. C'est à cette génération de médecins à laquelle appartient le docteur Chambre qu'il revint d'être la première à faire de l'anesthésie réanimation une spécialité à part entière, pratiquée par des médecins et non plus seulement par des infirmiers.

Marié, Jean-Pierre Chambre eut deux enfants, un fils et une fille.

Son épouse Jacqueline et lui partageaient une passion pour l'art, et en particulier l'art contemporain. Ils furent des fidèles de Noroit, de ses conférences et expositions. Jean-Pierre Chambre fit partie des membres fondateurs de l'association *Muse musons musée*, créée en juin 1990, où il se montra très actif. Ajoutons à ce portrait d'amateur d'art, qu'il fut le rapporteur du concours des beaux-arts de l'Académie en 2002.

Ses centres d'intérêt le portaient aussi vers l'histoire, dont celle des uniformes militaires et surtout les armures médiévales et modernes, comme en témoignent les ouvrages forts documentés qu'il possédait et qui sont entrés après son décès dans les collections de la bibliothèque d'Arras. Je n'oublie pas non plus les communications qu'il a présentées au sein de l'Académie, citons entre autres:

- ***La culture médicale des praticiens arrageois au siècle de la révolution pastorienne*** (6^e série tome III, 2000) imprimé

- *Le passage du Styx: l'anesthésie, histoire et problèmes* (6^e série tome V, 2007, 17/12/2003) imprimé
- *Le travail du fer aux XIV^e et XV^e siècles à Arras* (12/04/1992)
- *L'héraldique au service de l'archéologie et de l'histoire* (09/02/1994)
- *Les monnaies, reflets de l'histoire* (15/10/1994)
- *Les armures* (15/04/1998)
- *L'enfer au temps du roi-soleil les galères de Louis XIV* (15/12/1999)
- *Napoléon et la mer* (21/06/2006)

Son intérêt pour les blasons et l'art héraldique, et le fait que ceux-ci figurent sur des pièces d'orfèvrerie, lui donnait l'occasion d'échanges érudits avec sa consœur Nicole Cartier, qui par ailleurs se chargea de son discours de réception à l'Académie. Ce goût pour le travail du métal n'était pas pour lui seulement intellectuel, car c'était aussi un homme très habile de ses mains, pour créer des objets, et fondre des soldats de plomb.

Elu le 14 février 1990, il est reçu à l'Académie le 12 avril 1992 et en devient président de 1995 à 1999. C'est à lui que l'on doit l'ouverture des conférences au grand public.

Ceux qui l'ont côtoyé sont unanimes, Jean-Pierre Chambre était une personne affable, un homme de consensus, non dénué d'humour et doté d'un très grand savoir.

Il décède le 29 mai 2021 à l'âge de 97 ans.

Une personnalité comme la sienne, au service des autres, soucieuse du passé, mais aussi ouverte à son époque et au monde qui l'entoure, partageant son savoir, tant celui de sa profession que celui de ses passions, ne pouvait pas ne pas appartenir à l'Académie. Car les valeurs que je viens de citer à son propos sont aussi celles de cette noble institution.

Et maintenant, en guise de transition, permettez-moi d'évoquer une anecdote :

Cela se passe à Londres en 1942. Le Général De Gaulle regagnant son bureau, marche dans les rues de la capitale britannique, l'air sombre. Soudain, il s'adresse à l'un de ses collaborateurs qui l'accompagne et lui

dit tout à trac : « Oui voyez-vous, le plus beau métier du monde, c'est d'être bibliothécaire » Son interlocuteur évoque alors une grande bibliothèque parisienne, De Gaulle lui répond : « Oh non, pas une grande bibliothèque comme ça, un poste de petit bibliothécaire dans une petite ville de Bretagne. Ah quelle belle vie, on est là, on lit tout ce qu'on veut avec une grande tranquillité et puis à soixante ans on est pris de frénésie et on pond une biographie de 80 pages : Madame de Sévigné est-elle passée par Pontivy ? Et alors là, on embête tout le monde, on se dispute avec le chanoine qui prétend que non. Eh bien croyez-moi, c'est la belle vie ».

Je dois avouer que je partage l'opinion du général, même si ce jour-là, il y avait sans doute un peu d'amertume et de dérision dans ses propos. Oui, bibliothécaire est le plus beau des métiers, même si nous ne sommes pas dans une petite ville de Bretagne, même si notre assemblée ne compte plus de chanoine. Quant à Madame de Sévigné, je ne sais pas si elle est passée par Arras, mais Jeanne d'Arc en revanche oui, et la publication à ce sujet existe déjà.

J'aimerais maintenant retracer devant vous quelques moments non pas d'une petite bibliothèque bretonne, mais plutôt de la bibliothèque municipale d'Arras, où j'ai le privilège de m'occuper entre autres, de ses fonds patrimoniaux, et évoquer son histoire, riche et mouvementée.

La bibliothèque d'Arras doit beaucoup à quelques personnages qui sont autant de jalons dans son histoire : les abbés Radon et Léduin, au Moyen Age, l'abbé Philippe de Caverel au XVIIe siècle ou bien encore les bibliothécaires Isnardi durant la Révolution et Georges Besnier au XXe siècle.

L'abbaye Saint-Vaast d'Arras, fondée dans la deuxième moitié du VIIe siècle possède sans doute très tôt un atelier de copie et ce que l'on appelle alors une « librairie ».

Les traces les plus anciennes d'une activité de copie à Saint-Vaast, datent de l'abbatiale de Radon. C'est sous la direction de cet abbé, qu'à la fin du VIIIe siècle, est copiée une bible qui porte son nom, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Nationale de Vienne en Autriche. Incendies accidentels et raids vikings dans le nord de la France ont fait que nous ne possédons plus à Arras de manuscrits issus du scriptorium, antérieurs au IXe siècle. Ce que l'abbaye possédait alors a été dispersé ou détruit. Seul subsiste aujourd'hui un magnifique évangélaire écrit en lettres d'or et d'argent, copié à l'abbaye

de Saint-Amand près de Valenciennes aux environs de 860, l'Évangélaire dit de « Saint-Vaast d'Arras », prototype du style décoratif « franco-saxon ». Le véritable essor de l'activité du scriptorium et de sa bibliothèque, sont dus aux réformes monastiques entreprises dans les abbayes au tournant de l'an 1000.

Succédant à l'abbé réformateur Richard de Saint-Vanne, le moine Léduin à la tête du monastère à partir de 1018, est à l'origine d'un renouveau de l'activité de copie. Les manuscrits réalisés à Arras sous sa direction et jusqu'au début du XIIe siècle, forment encore aujourd'hui le socle des collections de la bibliothèque, et la monumentale bible dite « de Saint-Vaast d'Arras » en trois volumes, reste l'élément emblématique de la permanence du style franco-saxon dans le nord de la France au milieu de Moyen Age. Un inventaire des livres de l'abbaye réalisé au XIIe siècle nous apprend que les collections du monastère comptent alors 200 volumes environ, chiffre important atteint seulement par une dizaine d'autres établissements religieux au nord de la Seine à la même période. L'accroissement des fonds tient d'ailleurs autant à l'activité de l'atelier de copie, qu'aux religieux qui s'établissent à l'abbaye apportant avec eux leur bibliothèque.

La collection d'ouvrages imprimés se développe véritablement sous l'abbatiat de Philippe de Caverel, nommé à la tête de l'abbaye en 1598. Il y fait aménager une longue galerie ornée de boiseries dans laquelle il installe la bibliothèque. C'est là que durant douze ans, le moine bibliothécaire Venant Duhot, un de mes prédécesseurs, va dresser un catalogue de 20000 volumes dont plus de 1000 manuscrits.

Au XVIII^e siècle, la bibliothèque de l'abbaye figure parmi les plus belles bibliothèques monastiques de France. Les voyageurs de passage à Arras ne manquent pas d'en admirer le contenu, comme en témoignent deux prêtres de la congrégation bénédictine de Saint-Maur en 1724 : « *La bibliothèque est excellente, soit pour le nombre, soit pour la qualité des livres et passe pour la meilleure et la plus nombreuse qui soit en province* ».

Durant tout le siècle, les moines de Saint-Vaast embellissent et augmentent leur bibliothèque. Installées dans une longue nef de 45 mètres, au sein de la nouvelle abbaye reconstruite dans la deuxième moitié du siècle, les collections sont ouvertes au public à partir de 1784, à raison de deux après-midis par semaine.

En novembre 1789, l'Assemblée Nationale proclame que les biens ecclésiastiques sont dorénavant à la disposition de la Nation. Trois ans plus tard, commence l'inventaire de la bibliothèque de Saint-Vaast, mené par Jean-Baptiste Isnardi, ancien directeur des études au collège des oratoriens

d'Arras. Il y dénombre 28000 imprimés, 150 incunables et 1300 manuscrits.

En parallèle, les confiscations opérées dans les établissements religieux d'Arras et des environs, et au domicile des émigrés qui ont fui la Révolution, aboutissent à la création d'un dépôt littéraire, qui joint à la bibliothèque de l'abbaye, réunit quelques 80000 volumes.

Ce fonds, après tri et éliminations, va servir à alimenter la future bibliothèque de la ville, ainsi que celles du collège et du séminaire.

En 1795, pour alimenter la bibliothèque de l'Ecole Centrale du Pas-de-Calais, nouvellement créée à Boulogne-sur-Mer, Isnardi prélève 3000 volumes sur le dépôt littéraire d'Arras et donc dans la bibliothèque de Saint-Vaast. C'est ainsi qu'une soixantaine de manuscrits quittent Arras, fractionnant en deux l'ensemble des manuscrits arrageois du XIe siècle. A la fermeture de l'Ecole Centrale en 1802, les ouvrages sont déposés à la bibliothèque de la ville de Boulogne-sur-Mer. Malgré plusieurs réclamations de la ville d'Arras, les livres qui provenaient de Saint-Vaast n'y retourneront jamais. C'est une chance, car ils vont échapper aux tourments qui vont suivre :

En 1814, un certain Pierre Léonor Caron est nommé bibliothécaire. Ce personnage va par ses activités malhonnêtes, porter un coup sévère aux collections de la bibliothèque d'Arras. En l'espace de deux ans, Caron va dérober, des tableaux, des objets d'art, des livres, mais aussi et surtout, soustraire au fonds de manuscrits des milliers de feuillets de parchemin découpés au hasard parmi les volumes. Il va ensuite les revendre pour servir comme matériaux de reliure à des libraires, ou d'emballage à des pharmaciens et des épiciers d'Arras. A la fin de 1816, ses incessantes allées et venues munies d'un gros sac ayant éveillé les soupçons, Caron prend la fuite, mais le mal est irréparable : des livres ont disparu, d'autres sont dépecés, jusqu'aux reliures anciennes en bois qui ont servi de combustible pour son chauffage. Un tiers des feuillets de parchemin ont été retirés de leur reliure. Tous les manuscrits ou presque sont atteints, certains ont totalement disparu.

En 1828, 30kg de parchemin sont retrouvés chez un relieur d'Amiens, par l'érudit anglais sir Thomas Philipps. Celui-ci les rachète avec l'intention de les rétrocéder à la ville d'Arras à prix coûtant, mais celle-ci décline l'offre. Une partie de ces feuillets sont redécouverts à la bibliothèque de Calais en 1884. Restitués à Arras, ils disparaissent dans l'incendie de 1915 avant d'avoir pu retrouver leurs ouvrages d'origine.

Après cette épreuve, la bibliothèque municipale traverse le XIXe siècle sans

heurts et continue de s'accroître. Le prêt des livres n'est pas institué avant le dernier quart du XIXe siècle, et reste soumis à une autorisation écrite délivrée par le maire d'Arras.

En 1911, le bibliothécaire Eugène Déprez se plaint de la saturation des rayonnages de la bibliothèque : 50000 volumes et 2600 manuscrits ont rempli la grande galerie et les deux salles attenantes.

Quatre ans plus tard, la Première Guerre mondiale va malheureusement apporter une solution radicale à l'étroitesse des locaux de la bibliothèque.

Les 5 et 6 juillet 1915, des obus incendiaires allemands s'abattent sur l'abbaye Saint-Vaast et mettent le feu à la toiture. En quelques heures, celle-ci s'effondre et tous les services qu'elle abrite, bibliothèque, musée, archives départementales, sont la proie des flammes. Ce jour-là, Jules Mathon, qui occupa ce 9^e fauteuil, note dans son journal de guerre : « *Du haut de la côte Baudimont, le spectacle est terrifiant, au moins 200 mètres de brasier* ». Suite à cette catastrophe, tout le fonds imprimé de la bibliothèque disparaît. Seuls les manuscrits les plus précieux, qui avaient été entreposés dans les caves par mesure de précaution sont épargnés.

Au lendemain de la guerre tout est à reconstruire, le bâtiment comme les collections. L'un est confié à l'architecte Pierre Paquet, les autres au bibliothécaire archiviste Georges Besnier. C'est à lui que l'on doit la renaissance de la bibliothèque municipale. D'abord installée dans des locaux provisoires de l'Hôtel de Ville, elle réintègre l'abbaye à l'achèvement des travaux en 1930.

Les fonds se reconstituent progressivement : achats, dons et legs, envois depuis d'autres bibliothèques françaises et étrangères, permettent aux arrageois de fréquenter à nouveau leur bibliothèque, cette fois tournée vers la lecture publique sous l'impulsion de Georges Besnier.

Un fonds patrimonial est recréé autour des manuscrits sauvés de la destruction. Ce n'est plus celui que les moines de Saint-Vaast avaient patiemment constitué, et que les confiscations révolutionnaires avaient enrichi, mais il reste tout à fait digne d'intérêt.

L'histoire de la bibliothèque d'Arras et de ses collections, toujours ancrée dans son époque, pour le meilleur comme pour le pire, la rendent selon moi extrêmement vivante et attachante.

A ce propos : 1814-1815 : vol de feuillets dans les manuscrits, 1915 : destruction de la bibliothèque. Un malheur cyclique devait donc frapper tous les cent ans ? Je vous avoue qu'en 2015, j'ai craint par moment que la catastrophe se renouvelle. Qu'allait-il se passer ? Tempête, inondation,

infestation d'insectes papivores, disparition irréversible de fichiers informatiques ? Eh bien non, il ne s'est rien passé de semblable, la malédiction semble levée... ou bien a pris du retard.

Gérer les collections patrimoniales de Saint-Vaast est pour moi une chance et un privilège, mais un aussi moyen de tendre la main par-delà les siècles à ces moines copistes du Moyen Age, et à ces imprimeurs arrageois de l'Ancien Régime qui tous, par leur labeur quotidien, parfois éclatant, souvent obscur, travaillaient sans le savoir à enrichir notre patrimoine commun, le Patrimoine écrit arrageois.

N'en déplaise au Général De Gaulle, le bibliothécaire est une personne qui par les fonds qu'elle est amenée à gérer, est au fait des tendances actuelles de la société et sait tirer parti des technologies nouvelles. L'image du bibliothécaire retranché derrière un mur de livres, considérant comme un intrus toute personne venant l'interrompre dans ses recherches, et soupçonnant chaque lecteur d'intentions malveillantes à l'égard des ouvrages qu'on pourrait imprudemment lui confier a définitivement disparu.

Le métier de bibliothécaire est devenu multiple en même temps qu'il est en constante évolution. L'espace silencieux rempli de livres appartient au passé. Maintenant il se passe des choses en bibliothèque.

La bibliothèque du XXI^e siècle comme ses aînées, reste un lieu privilégié du savoir, non plus exclusivement livresque mais incluant les nouvelles technologies et les nouveaux supports. C'est un lieu où le public est devenu actif et où il contribue à l'augmentation de ce savoir quand débats et forums sont y sont organisés créant des espaces de rencontre et d'échanges.

La bibliothèque affirme aussi son rôle civique par la gratuité, et la liberté qu'elle offre à ses usagers. Lieu de démocratie et de pluralisme, elle contribue à éveiller la citoyenneté.

Quant au bibliothécaire, il est devenu un médiateur entre la documentation dont a la charge et les utilisateurs de ces mêmes documents. Acquérir, classer, cataloguer, inventorier restent des étapes indispensables du métier, mais ne servent à rien si elles ne profitent pas au public le plus large. Dans ce métier comme dans beaucoup d'autres, on retire une grande satisfaction de l'ouvrage accompli mais celle-ci n'est vraiment complète que lorsque cet

ouvrage est utilisé par le plus grand nombre. Rendre visible, accessible, diffuser l'information, sont les maîtres mots du bibliothécaire d'aujourd'hui.

Ce rôle civique et émancipateur des bibliothèques que je viens d'évoquer à grands traits, c'est aussi celui de l'Académie. Il y a de nombreux points communs entre nos deux institutions :

Toutes deux diffusent la connaissance, ont la volonté de la rendre accessible au plus grand nombre, mettent à disposition les informations les plus pertinentes sur de nombreux sujets, sans esprit partisan mais en ayant toujours le souci d'apporter aux usagers comme au public des conférences, des clés de compréhension et des outils de réflexion, permettant d'appréhender le monde d'aujourd'hui dans toute sa complexité.

L'équipe unie, où l'on ressent le bonheur de travailler ensemble pour faire œuvre utile, ainsi que l'évoquait Georges Paris, c'est aussi selon moi celle des membres de l'Académie des sciences lettres et arts d'Arras, dont je suis honoré aujourd'hui de de faire partie et à laquelle j'offre modestement mes services.

Je vous remercie.